

Au fil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse

Vol. 17, n° 3, été 2005

C.P. 100, Saint-Charles, GOR 2T0 5 \$



Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Jean-Pierre Lamonde, président : 887-3761
Conrad Paré, vice-président : 887-3238conpar@globetrotter.net
Gisèle Lamonde, trésorière : 887-3761
André Beaudoin, secrétaire : 642-5343
Monique Breteau: 837-1901 mbreteau@megaquebec.net
Lise Fleury Gosselin : 887-6030 fleuryl@globetrotter.net
Réjean Bilodeau : 789- 3664
Paul St-Arnaud : 884-4128



Membres honoraires

0019 Benoît Lacroix
0003 Rosaire St-Pierre
0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0038 Claudette Breton
0033 Roger Patry

Notre page couverture

Adrien Audet, Saint-Léon sur fond de rivière
Etchemin

Fin de bulletin

Adrien Audet, coll. Gisèle Audet
Paysages de Saint-Léon, André Beaudoin

Objectifs de la Société historique de Bellechasse

Réunir les personnes intéressées à l'histoire de Bellechasse, désireuses de participer à des rencontres, études, recherches et autres activités en vue de mieux faire connaître l'histoire de la région.

Éveiller et soutenir l'intérêt de notre population pour les événements et faits historiques ayant marqué la naissance et le développement de notre région.

Promouvoir l'inventaire, la recherche, l'étude, la préservation, la mise en valeur, la conservation des biens meubles, immeubles, sites, monuments, documents, environnements naturels, urbains, agricoles et forestiers d'intérêt patrimonial.

Publier, diffuser ou susciter la publication ou la diffusion d'articles, périodiques, bulletins, brochures, revues, volumes ou autres écrits relatifs à la vie et aux mœurs de la population.

Faire ériger des monuments, plaques ou inscriptions et suggérer à l'occasion des noms de rues, rangs ou chemins commémorant des faits ou personnages qui ont marqué l'histoire régionale.

Favoriser la recherche sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions et aux chercheurs, l'information et la documentation de référence appropriées.

Promouvoir la connaissance de la région de Bellechasse, au point de vue historique, géographique, architectural, ethnographique, esthétique et en susciter l'utilisation à des fins culturelles et touristiques.

Développer un sentiment d'appartenance au niveau de la population de Bellechasse.

Territoire de la Société historique de Bellechasse : Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la rédaction : André Beaudoin - **Relecture** : Louise Bélanger. **Inscription et renouvellement** : Lise Fleury Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La **Société historique de Bellechasse**, incorporée en 1985, est membre de la **Fédération des sociétés d'histoire du Québec**.

Cotisation annuelle : 20 \$ Adresse postale : C.P. 100, Saint-Charles, GOR 2T0

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec – Bibliothèque nationale du Canada

Envoi de publication canadienne, numéro de convention 04695

Sommaire de notre 63^e parution

Sommaire **2**

Mot de la rédaction **3**

Nicolas Audet, ancêtre des Audet de Bellechasse **4**

Adrien Audet, doux souvenirs d'un temps passé **5**

Saint-Léon, aperçu historique **19**

Au fil de l'Etchemin : Le vieux draveur **24**

Paul Cailloux, le Survenant de Saint-Damien **26**

C'était hier! **29**

Mots codés **30**

Parution récente **31**

Au fil des mois **32**



Le 17 juillet dernier, le nouveau conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse se réunissait au restaurant L'Alibi, à Saint-Gervais. De gauche à droite : Gisèle Lamonde, trésorière, Lise Fleury Gosselin, responsable du membership, Monique Breteau, responsable de la bibliothèque, André Beaudoin, secrétaire ; 2^e rang : Jean-Pierre Lamonde, président, Conrad Paré, vice-président et Paul St-Arnaud, photographe. Absent ce jour-là Réjean Bilodeau.

Mot de la rédaction

par André Beaudoin

Les parutions de *La Voix du Sud* du 30 juillet et du 7 août 2005 couvraient de nombreux articles à caractère culturel, artistique et récréo-touristique. Ce sont tous là des champs d'intérêt qui rejoignent les objectifs de la Société historique de Bellechasse. Et ce n'était que deux parutions parmi tant d'autres. Il est vrai que la saison estivale est propice à la tenue de tels événements, mais quels progrès accomplis depuis une vingtaine d'années!

Quelques titres pour illustrer mon propos :

La Fascine ouvre ses portes à Saint-Charles
Des peintres en évidence
Un ébéniste soucieux du cachet ancestral
2^e Symposium artistique des jardins à Saint-Léon
Une page dans le Répertoire des ressources culturelles des Etchemins vous intéresse ?
Un courrier culturel opérationnel dans Les Etchemins
Concours du calendrier Bellechasse 2006
La Petite chapelle en art à Saint-Michel
Une vie dédiée à la recherche musicale

Et puis la publicité de nombreux événements accentuait cette impression de variété dans la programmation offerte aux résidents de Bellechasse ou aux visiteurs de l'extérieur.

Fêtes du 225^e de Saint-Gervais
Fête au village de Saint-Malachie
Festival de la galette de sarrasin (Saint-Lazare)
Festival du chant choral de Saint-Michel-de-Bellechasse

Le monde des coïncidences est parfois très heureux puisque *Le Journal de Québec* consacrait, dans sa parution du samedi 30 juillet, un article substantiel à un nouveau restaurant de Sainte-Claire (Le St-Clair), qui a acquis très rapidement une solide réputation gastronomique.

Mais d'où vient cette vitalité ? Je ne suis pas un spécialiste de ce phénomène, mais j'avance les différentes hypothèses suivantes. D'abord, cette diversification culturelle et récréative s'appuie sur ce qui existait déjà. Comme le dit si bien la sage expression populaire : «Il y a eu du monde avant nous.» Cette vitalité, elle s'est enrichie au fil des années avec l'arrivée de Bellechassois de souche plus récente ou le retour des Bellechassois de naissance, après l'acquisition d'une expertise dans les grands centres ou ailleurs en province. Ces Bellechassois du baby-boom, souvent à la retraite, reviennent dans le Bellechasse de leur enfance réaliser leurs rêves d'adulte : peinture, horticulture, artisanat, littérature, etc.

Et puis les gens de Bellechasse, comme tous les Québécois, voyagent beaucoup. Ouverts sur les autres cultures, ils importent d'ici et de là de nouvelles idées... un autre regard sur le lever du soleil et sur son coucher. Et ce soleil brille pour tout le monde et encore plus pour les audacieux. Comme le dit si bien le proverbe : « L'eau va à la rivière.» Et comme Bellechasse recèle de nombreux cours d'eau...

Nicolas Audet, ancêtre des Audet de Bellechasse

L'ancêtre Nicolas Audet est baptisé le dimanche 12 juillet 1637, dans la paroisse Saint-Pierre de Maulais au Poitou (Deux-Sèvres). Il est le fils d'Innocent Audet et de Vincente Roy (Reine) qui s'étaient mariés au même endroit le lundi 13 février 1634.

Nicolas contracte mariage devant le notaire Becquet, le samedi 30 août 1670 avec Anne Després fille de François Després et de Madeleine Legrand. La jeune femme est originaire de la paroisse de Saint-Sauveur de Paris. Nicolas et Anne unissent leur destinée à Sainte-Famille, île d'Orléans, le lundi 15 septembre 1670. Leur union engendrera douze enfants.

Dans les archives, nous retrouvons la première allusion à sa présence en terre québécoise le 23 mars 1664. Ce jour-là, il reçoit la confirmation à Québec. Il est donc en Nouvelle-France depuis au moins l'année précédente. À partir d'un témoignage écrit du notaire Duquet* en date du 13 octobre 1668 les généalogistes ont pu déduire que Nicolas est serviteur de Mgr de Laval à cette époque et on le retrouve aussi sur la côte de Beaupré lors du recensement de 1666. Le 22 juin 1667, l'évêque de Québec, à titre de seigneur de l'île d'Orléans, lui concède trois arpents de terre de front à Saint-Jean. Ses voisins sont Guy Boidin dit Saint-Martin et Robert Boulay. Il s'établit à cet endroit où il cultive paisiblement tout le reste de sa vie.

Le 2 octobre 1673, l'abbé Dudoyt agissant au nom d'une des filles de Nicolas Leroy de la Côte de Beaupré lui loue pour trois ans une vache d'environ sept ans et une génisse de deux ans «pleine». Huit ans plus tard, le recensement nous apprend que Nicolas possède six bêtes à cornes et quinze arpents de terre en valeur. À cette époque, un petit différend l'oppose à son voisin Pierre Morin. Le litige porte sur trois pins qui poussent entre leurs habitations. Le 16 avril 1683, les deux voisins passent la convention suivante. Si les trois arbres poussent sur sa propriété, Pierre Morin les lui payera et dans le cas contraire Nicolas aura les mêmes obligations. Onze ans plus tard, le 12 juin 1693, Pierre Morel de La Durantaye lui concède une terre de trois arpents de front par quarante de profondeur à La Durantaye. Il la revend sous seing privé, deux ans plus tard, à Jean Corneau et Marie Lefèvre pour la somme de 170 livres.

Nicolas fait l'acquisition d'une habitation de trois arpents de front à Saint-Jean, île d'Orléans, le 21 avril 1696. Cette terre acquise de Pierre Portail sera cédée à son fils Jean, le 2 août 1698. Comme il n'a pu verser qu'une partie de la somme (50 livres), son fils contracte l'obligation de payer la différence (225 livres).

Il s'agit du dernier acte qu'il contracte. Il semble que depuis quelques années sa santé est déclinante. Dès 1689, en plein été, au mois d'août, il est hospitalisé pendant 19 jours consécutifs et au mois de septembre, les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec lui prodiguent encore leurs soins pendant 26 autres jours. Nicolas décède à Saint-Jean, le jeudi 9 décembre et est inhumé le lendemain. L'inventaire de ses biens dressé quelques années plus tard à la demande de sa veuve, par le notaire Étienne Jacob, nous apprend qu'il n'avait pas de dettes. La valeur des biens meubles s'élevait à 323 livres 19 sols. Sur sa terre de Saint-Jean s'élevait une maison de vingt-quatre pieds par dix-huit pieds et une grange au bout de laquelle se trouvait l'étable, les deux bâtiments faisant en tout soixante pieds de longueur par vingt pieds de largeur.

(Source principale, Michel Langlois, *Dictionnaire des ancêtres québécois*)

* Dans l'orthographe approximative de l'époque Duquet écrit : « *Aujourd'hui...et la principale porte et entrée du d. lieu ou estant, le d. sieur Madry aurait sonné une petite clochette où serait survenu Nicolas Audet, portier au d. château auquel le d. sieur Madry aurait demandé...Nicolas Audet aurait dit qu'il allait présentement advertir le d. seigneur son maistre...»*

Adrien Audet, doux souvenirs d'un temps passé

(Tant qu'à faire un travail aussi bien le faire comme il faut tout de suite, de toute façon, faut le faire quand même.) Onésime Audet, père d'Adrien

Cet article emprunte **largement et textuellement** au petit livre (81 pages) de Régnald Leblanc et de Gisèle Audet, paru au mois de décembre 2004. Toutefois, dans un but de condensation pour les besoins d'*Au fil des ans*, certains passages ont été résumés. Policier à la retraite, Régnald Leblanc a également publié *Policier, métier de tout repos ?* et *Bonheur volé*.

De Cacouna à Saint-Léon : Une grand-mère du Bas-Saint-Laurent

Depuis près de deux siècles, Cacouna est reconnu comme une des belles régions touristiques du Québec. C'est là que le 7 septembre 1912, Onésime Audet épouse la jeune enseignante Marie-Émilie Côté. Leur union engendrera une des belles familles de Saint-Léon, qu'*Au fil des ans* a le plaisir de présenter à ses lecteurs à l'occasion de cette parution estivale. Et comme la saison s'y prêtait, nous profitons de l'occasion pour vous présenter un reportage photographique sur cette pittoresque localité bellechassoise dont le charme évoque les plus beaux paysages de l'Estrie ou du Vermont. Cet article est dédié à la famille Adrien Audet, mais il se veut également un hommage à la sympathique population de Saint-Léon-de-Standon.

De la propriété où Adrien Audet a élevé sa famille, on peut observer une grande partie du village de Saint-Léon qui est traversé en méandres par la magnifique rivière Etchemin. Au printemps, l'eau recouvre toutes les pointes et on a l'impression d'être en présence d'un immense lac, qui se retire après la fonte des neiges. La rivière récupère alors son lit, qu'elle avait temporairement perdu. La vue est splendide et le coup d'œil est impressionnant. Les montagnes qui entourent la localité sont garnies de conifères et de feuillus. Il faut prendre le temps de s'arrêter pour admirer les différentes teintes qui s'ajoutent au vert lorsque la saison automnale arrive. Une féerie de couleurs apparaît dans le paysage, lui offrant une beauté peu commune.

Adrien Audet naît le 26 mars 1914. Sa mère, Émilia Côté, était originaire de Cacouna dans la région de Rivière-du-Loup et son père Onésime Audet était le fils de Jacques Audet et de Nathalie Nadeau, qui s'étaient épousés à Saint-Malachie, le 27 juin 1870.

À l'âge adulte, Onésime fait l'acquisition d'une résidence dans le village de Saint-Léon, approximativement en face de l'église. Le propriétaire précédent un dénommé Chouinard originaire de Sainte-Claire, qui était célibataire, possédait un petit commerce de bijoux, surtout des alliances pour les futurs mariés. Onésime, quant à lui, s'en tiendra à vendre seulement un peu d'épicerie et des moulées pour les animaux de la ferme.

Quelque temps après, Émilia, jeune enseignante, est arrivée au couvent pour prodiguer

son savoir aux jeunes enfants de la paroisse. Nous pouvons présumer, que dans les semaines qui suivirent, Onésime et Émilia ont eu l'occasion de se connaître soit au magasin soit quelque part au village. Les chances de se croiser et de croiser leur destin sur l'unique rue de l'époque étaient excellentes. Les jeunes gens se sont épousés un an plus tard. Comme il était d'usage à l'époque, Émilia laissa l'enseignement pour se consacrer à son rôle d'épouse et de reine du foyer. C'est dans cette résidence qu'est né Adrien et il y a passé une partie de son enfance avec ses frères et ses sœurs : Paul-Émile, Simone, Jean-Charles et Thérèse.

Plus tard, cet édifice sera acquis et transformé en hôtel par Marcel Roy qui y louera des chambres, surtout à des commis-voyageurs. Cette résidence, sise au 503, rue Principale, est habitée de nos jours par les petits-enfants de Marcel : Gilles, Marielle et Rachel Roy. Récemment rénovée à l'extérieur, cette imposante architecture témoigne d'un passé où l'originalité et le bon goût prévalaient.

Vers 1921, Onésime Audet fait construire un grand édifice à deux étages où il ouvre un magasin juste à côté de l'hôtel Roy. On y retrouve

divers produits alimentaires : sucre, farine, mélasse, cassonade ainsi que des accessoires de cuisine, de la quincaillerie, des vêtements, des coups à la verge, de la moulée pour les animaux de la ferme. Et différents autres objets très utiles sont également en vente.

Une partie de l'immeuble sert pour le magasin, une autre pour le logement et un bureau de poste est aménagé à même le commerce. Il y a donc un va-et-vient de clients qui s'attardent sur place, pour échanger les nouvelles du village et des alentours. On dispose également d'une étable située à l'arrière de l'établissement où les cultivateurs peuvent déteiler leurs chevaux durant



Onésime et Émilia

la messe. Il y a de la place pour une vingtaine de bêtes en plus de celles que possède déjà Onésime, ce qui amène beaucoup d'activité dans le cœur du village.

À l'époque, on compte plusieurs épiceries et marchands concentrés sur la rue Principale, ce qui amène une grande vitalité économique. À cause des moyens de transport limités, on doit garder un grand inventaire de marchandise pour suffire à la demande. Les gens ne se déplacent pas beaucoup à l'extérieur pour magasiner, ils effectuent leurs achats dans leur localité. De quoi faire rêver nos commerçants d'aujourd'hui!

C'est dans cette ambiance propice au développement du sens de la débrouillardise que le jeune Adrien grandit. Il fréquente l'école du village jusqu'à l'âge de 12 ans. L'enseignement est dispensé par les Sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, de Saint-Damien.

L'ordre et la discipline priment dans cette institution et tout manquement aux règles donne lieu à une rencontre avec la mère Supérieure, qui veille à punir les coupables comme il se doit : se tenir à genoux devant la statue de la Sainte Vierge, les bras en croix, durant une heure sans bouger ou encore la traditionnelle correction à la règle de bois, les mains ouvertes...

Ceux et celles qui étaient les témoins de la scène se tenaient tranquilles pour un bon bout de temps, ne souhaitant pas subir un châtement aussi peu enviable. Comme le jeune Adrien écoutait bien les directives, il n'a jamais eu à subir les foudres de la sévère directrice. Il a réussi à compléter sa troisième ou sa quatrième année sans aucune pénalité.

Au mois de janvier de sa dernière année scolaire, Onésime inscrit Adrien comme pensionnaire à Beauceville, dans un collège dirigé par les Frères marianistes. Son frère Paul-Émile l'avait précédé à la rentrée de l'automne. L'été suivant, les jeunes gens ne veulent plus retourner à l'école, même si leur père considère que l'enseignement est supérieur à Beauceville. Devant leur refus, Onésime leur répond : « Si vous lâchez l'école, il va falloir que vous travaillez. » Les jeunes gens étaient bien d'accord avec les conditions paternelles, se considérant prêts à relever n'importe quel défi.

Déjà très jeune, vers l'âge de onze ans, Adrien aidait aux travaux du magasin paternel. Toutes les marchandises destinées à la vente arrivaient par le train du Canadien National à la gare de Saint-Malachie. Adrien s'y était rendu une première fois en voiture à cheval, en compagnie de son père pour rapporter les différents achats. Lors des voyages suivants, il était accompagné de son frère et plus tard Adrien effectua le parcours seul.

Le jeune homme apprend à manipuler des poches de moulée qui pèsent cent livres. Décharger ces sacs du train pour les empiler dans la charrette et plus tard dans un camion est une tâche assez ardue pour un jeune adolescent. Il règne une chaleur torride, l'été, à l'intérieur des



Quatre générations posent ici pour la postérité : grand-mère Côté, Adrien, tenant dans ses bras le petit Jean-Guy, et Émilia.

wagons. Sans compter, la poussière, qui rend l'air suffoquant. De retour au magasin, on doit entasser la marchandise dans l'entrepôt. Les cultivateurs viennent chercher eux-mêmes leurs achats, mais il faut encore manipuler la marchandise pour aider au chargement.

Sans doute pour augmenter les ressources financières de sa famille, Onésime avait acheté une terre dans le rang Saint-François (actuel n° civique 119), où il gardait cinq ou six bœufs, qu'il avait dressés avec ses fils pour labourer ou déplacer de grosses roches. Après quelques années, ils ont acquis des vaches et ils vendaient le lait à la beurrerie Jos Morin, qui était située sur la rue Principale.

Onésime avait confié le soin des animaux à l'aîné, Paul-Émile. Vers l'âge de 12 ans et demi, Adrien commence à l'assister. Il y acquiert une solide expérience des tâches de la ferme en travaillant plusieurs années avec des bœufs et des chevaux, en nourrissant et en donnant à boire aux animaux, en nettoyant l'étable, en cultivant la terre, en labourant les champs, en ramassant les roches, en faisant les semences, en récoltant le foin, en réparant la machinerie agricole et les bâtiments.

Propriétaire terrien à 19 ans

Adrien a 19 ans lorsque après avoir consulté son père, il décide de s'acheter une terre située sur la route de l'Église, au bas de la côte, juste en face du terrain qui est la propriété de la fabrique de Saint-Léon. Plus tard, cet emplacement sera choisi comme site d'un cimetière.

Le jeune homme s'est procuré sa terre au coût de 3000 \$ d'un nommé Israël Perreault². Comme Adrien ne possédait pas entièrement la somme nécessaire à l'acquisition, son père l'appuya financièrement. La ferme comprenait la terre, la maison, la grange et vingt-cinq animaux dont trois chevaux et quelques moutons. Le lot à bois débutait quelques arpents derrière la maison pour se prolonger jusqu'au rang Saint-François. Le boisé était surtout composé de conifères : cèdre, sapin et épinette.

La terre, mesure cinq arpents de large par vingt-huit de longueur. Le sol, situé dans la partie désignée « les pointes» est en terrain plat et il est riche et fertile. Il était plus facile de cultiver dans cette section puisqu'il y avait moins de roches que vers la côte. Le devant de la maison faisait face aux habitations de la localité et de cet observatoire, on jouissait d'une superbe vue d'ensemble du village, de la rivière Etchemin et des montagnes environnantes.

Israël Perreault est demeuré quelque temps locataire en attendant de se trouver un logis. Puis un ami, avec qui Adrien avait déjà travaillé, est venu résider avec son épouse et ses enfants. Tous se sont bien entendus et les Plante ont travaillé aux divers travaux de la ferme pendant environ un an et demi.

Après le départ des Plante, Thérèse venait assister son frère dans les différents travaux de la maisonnée. Elle apportait également une précieuse contribution aux différents travaux de la ferme. La jeune femme était particulièrement douée pour la fabrication domestique du beurre. Elle vendait presque toute sa production à un contremaître des Atkinson. Ce client originaire de Saint-Henri demeura un fidèle client pendant de nombreuses années.

Adrien et le fidèle compagnon de l'homme

Toute sa vie, Adrien a entretenu une grande complicité et un grand respect pour le cheval. Il avait conduit son premier cheval dès l'âge de onze ans, sur la terre paternelle. Adrien savait les guider avec douceur, connaissait leurs capacités et leurs limites. On utilisait le cheval dans les champs pour arracher les souches, enlever les grosses pierres, labourer, tirer les charrettes à foin, la faucheuse, la racleuse, la herse, enfin tous les instruments agricoles. Il était également

²Israël Perreault est décédé le 28 janvier 1935.

indispensable en forêt et pour les multiples déplacements au village et dans les villages environnants. Le cheval pouvait également être très utile lorsqu'il permettait de visiter la compagne de ses rêves... et de Saint-Léon à Honfleur, parions qu'il trottait pour son maître encore plus allègrement...

La belle Eugénie

Aimé Plante suggéra un jour à son ami qu'il était temps de trouver une femme et de fonder une famille. Née le 10 mars 1915, Eugénie Marceau était une cousine de son épouse et suite au décès de sa mère, Alexina Audet, elle avait pris la relève de sa grande sœur Denise qui venait de se marier. Son père, Charles Marceau, était également cultivateur.

Il fallait une certaine insistance pour sortir le célibataire de son patelin natal, mais Aimé Plante insista en vantant les mérites de la jeune femme. Après une première rencontre très agréable, Adrien fut suffisamment motivé pour poursuivre ses visites tous les dimanches en louant une automobile ou en se faisant conduire par un ami en été. En hiver,



les visites étaient plus espacées, car le trajet se faisait à cheval. Après trois ans de fréquentations, Adrien demanda Eugénie en mariage et les jeunes gens unirent leur destinée le 15 novembre 1939, par une belle journée ensoleillée malgré la saison avancée, présage d'une vie commune de bonheur.

L'homme est parti pour travailler

Comme plusieurs cultivateurs de cette époque, Adrien est toutefois contraint de partir pour les chantiers pour combler l'insuffisance des revenus de la ferme. La séparation est d'autant plus pénible qu'elle a lieu quelques semaines seulement après le mariage. Le trajet du travailleur forestier engagé dans un chantier de Stoneham dure quatre jours et le jeune homme couche et loge en cognant aux portes des maisons sur son parcours. Les gens sont généreux et n'hésitent pas à offrir gîte et couvert.

Les dimanches étaient jour de congé et les hommes en profitaient pour écrire à leur famille ou à leur épouse. D'autres s'amusaient à jouer aux cartes ou à écouter de la musique :



C'est sans doute avec beaucoup de fierté qu'Eugénie pose ici avec ses charmants enfants. De gauche à droite : Jean-Guy, Laurence, dans les bras de sa mère, le petit Réjean et Rémi
Deuxième rang : Céline et Gisèle

harmonica, accordéon, guitare et même violon. S'il faisait beau dans l'après-midi, certains bûcherons, payés à la job, en profitaient pour aller corder le bois coupé la veille. Pour sa part, Adrien s'occupait de soigner son cheval, qui l'avait bien mérité après une dure semaine de travail. Nous pouvons également imaginer qu'il en profitait pour correspondre avec sa jeune épouse.

Le salaire était aux environs de 100 \$ par mois. Les travailleurs passaient presque tout l'hiver sans revenir à la maison. Le cheval d'Adrien lui assurait de meilleures paies et il lui permit de gagner 500 \$ au cours de ces hivers. Vers 1956-1957, Adrien a travaillé dans le Maine et dans le New Hampshire, à Berlin Falls. Il était cette fois accompagné de son fils Jean-Guy, qui avait environ seize ans. Les conditions de logement étaient plus confortables et il était même possible de prendre un bon bain.

Que ce soit dans les Laurentides comme dans les forêts du Maine, le terrain est très accidenté. Pour freiner le poids de la charge et du malheureux cheval, on attachait des billes de

bois derrière le traîneau. Une autre technique consistait à installer une chaîne sous les patins de la sleigh (technique désignée sous le nom de frein à bradelle). C'étaient des manœuvres assez dangereuses et qui requéraient beaucoup d'adresse et une grande connaissance des chevaux avant de s'aventurer dans le sentier. Vers 1959, Adrien, de retour dans les chantiers de Stoneham, initia son fils Rémi, au travail en forêt. Les conditions de travail et d'hébergement s'étaient beaucoup améliorées et les deux hommes avaient le privilège de revenir à la maison chaque fin de semaine. Eugénie s'occupait de leur préparer leur repas pour toute la durée de la semaine.

Durant l'absence de son mari, Eugénie restait seule avec les enfants et elle devait s'occuper à la fois des travaux de la ferme et de la maison. Quelques employés occasionnels venaient parfois prêter leur assistance aux travaux de la ferme.

Vers 1941 ou au début de 1942, Eugénie dû être hospitalisée pour une appendicectomie à l'Hôtel-Dieu de Lévis. Sa sœur Marie-Laure est alors venue passer l'hiver pour l'aider à se remettre sur pied, le temps qu'elle reprenne des forces et qu'elle soit capable de se déplacer sans trop d'efforts.

Eugénie était très occupée aux divers travaux de la maison en ayant soin des enfants, en préparant les repas et en s'affairant aux différentes tâches quotidiennes. Le lundi, c'était jour de lessive et le linge était séché sur une longue cordée à l'extérieur. La laveuse de l'époque était actionnée par un manche sur un côté que l'on bougeait manuellement de gauche à droite durant de longues minutes ; le linge était repassé avec des fers chauffés sur le poêle, le beurre était brassé dans une baratte, le pain cuit presque à tous les jours. Eugénie s'afférait également à la couture puisque tous les vêtements étaient confectionnés à la maison. Eugénie était rangée et avait horreur du désordre. Elle était fière de son travail et exigeait que tout soit impeccable.

Cependant, à cause de sa santé qui était fragile, elle était souvent malade. Ses enfants auraient bien aimé un remède miracle pour la soulager. Quand les jours étaient meilleurs, Adrien, au volant de sa Chrysler Desoto 1939, en profitait pour amener sa famille visiter les parents de Honfleur et de Beaumont. C'était toujours une balade très joyeuse et qui a laissé de beaux souvenirs. Plus tard, Adrien a changé sa voiture pour une Dodge 1954 de couleur verte et blanche, puis ensuite une Chevelle 1965, deux portes, couleur vert foncé. Son dernier véhicule a été une Chevrolet Cavalier 1998 de couleur verte.

Pour compléter ses revenus, Adrien a également élevé des moutons et la laine était livrée à une usine de transformation de la Beauce pour le cardage et le filage. En plus de l'ouvrage de la ferme, Adrien travaillait également pour la voirie. C'était un travail assez exigeant, car à l'époque tout se faisait manuellement. Adrien a contribué à élargir et relever le chemin de la route de l'Église pour palier à la crue des eaux lors des inondations printanières.

Vers 1955, la municipalité a adopté un projet d'aqueduc pour le village. Adrien possédait d'abondantes sources d'eau sur son lot à bois et il a consenti à ce que la municipalité s'y approvisionne pour les besoins des gens du village. Des dizaines d'hommes ont contribué à creuser, à l'aide de pioches, et de petites pelles un canal de cinq ou six pieds de profondeur sur une distance de près d'un mille. Des bassins ont aussi été aménagés pour entreposer l'eau à partir de la source. Le degré de la pente était assez élevé pour donner une bonne pression à la sortie de l'eau. Encore de nos jours, une partie de l'eau qui comble l'approvisionnement de la municipalité est toujours puisée au même endroit.

Adrien a acquis son premier tracteur de ferme vers le milieu des années cinquante. Mais il ne passait pas partout et Adrien n'allait pas se débarrasser de son compagnon qui l'avait si bien servi au cours des ans.

Une lourde perte financière

Vers 1957, Adrien trouva une vache morte dans le champ et quelques jours plus tard, une autre. Après avoir consulté le vétérinaire, il apparut que les bovins étaient atteints de la brucellose. À cause du danger de contamination chez les autres vaches et de la transmission de la maladie chez

les humains, Adrien fut contraint de se départir de son troupeau. C'était une perte très appréciable et il fallu reconstituer, sans assurance, un nouveau cheptel.

Pour assurer la subsistance de sa famille, Adrien Audet a été un véritable touche-à-tout. C'est ainsi qu'il a travaillé quelques années le long de la rivière Etchemin comme draveur. Le printemps venu, toute la pitoune des forêts voisines descendait sur la rivière. Il en venait des lots à bois des terres de la Couronne situées à Saint-Luc. Le bois provenait même des boisés de Saint-Magloire par les nombreux affluents comme la Fleur, le ruisseau d'Eau Chaude, la Blanche, la Boeuf, etc. Les Atkinson achetaient le bois des cultivateurs. Un barrage situé un peu en bas de l'embouchure du ruisseau d'Eau Chaude retenait temporairement les billes de bois. Lorsque l'amoncellement était suffisant, on ouvrait les dalles. Le bois prenait la direction de Saint-Romuald où il était récupéré, chargé à bord des trains et acheminé vers les moulins à papier. La drave procurait de l'emploi saisonnier aux gens de Saint-Léon.

L'élevage du renard et du dindon

Comme plusieurs cultivateurs de sa génération, Adrien Audet a été tenté par l'aventure de l'élevage du renard. C'était une question de survie, les revenus des produits de la ferme étant insuffisants pour combler les besoins de la famille. Adrien a débuté modestement avec un couple pour porter son élevage à sept ou huit femelles et un ou deux mâles. La production annuelle totale était d'environ trente renards. La meilleure saison a été de trente-huit bêtes. Ces animaux à l'origine sauvage étaient très agressifs et il fallait les manipuler prudemment. De plus, ils dégageaient une forte odeur. Ils étaient nourris de viande de cheval ou de bœuf achetée chez le boucher du village ou encore de vaches mortes chez les cultivateurs des alentours. La moulée faisait aussi partie de leur régime.

Nous ignorons si Adrien, comme de nombreux cultivateurs de l'époque, perdit de l'argent dans l'aventure, mais vers le début des années cinquante, il décida de se lancer dans l'élevage de dindes. Au printemps, il se procurait cinq cents oisillons, dans un couvoir situé à Saint-Malachie. Adrien affirme qu'il n'a pas eu à déplorer de perte dans son troupeau, qui était pourtant un menu alléchant pour les renards ou les coyotes qui auraient pu rôder dans les environs.

À sa première expérience dans cette aventure, Adrien fit 800 \$ de profits en obtenant 0,45\$ la livre. La deuxième saison s'avéra encore plus profitable avec un profit de 2200 \$, soit 0,65 \$ la livre. Un quotidien de l'époque, possiblement l'Action Catholique, mentionna la qualité de sa production. Cependant, au cours des années suivantes, les prix chutèrent et Adrien délaissa cet élevage. Commerçant dans l'âme, Adrien savait tirer profit de tout ce qui pouvait lui rapporter quelques dollars et c'est ainsi qu'il s'est lancé dans le commerce d'engrais chimique et de chaux.

Le commerce de la dynamite

Vers le milieu des années quarante, un ami suggère à Adrien de se lancer dans le commerce de la dynamite puisque personne n'en fait le commerce à Saint-Léon. Un nouveau défi s'offre à lui et il est bien tenté de le relever. Il fait donc les premières démarches en écrivant à un fournisseur de Montréal pour s'informer du prix de dix, vingt ou trente boîtes de dynamite.

Onésime se montre un peu sceptique à ce commerce, le jugeant un peu risqué et n'encourage pas beaucoup son fils dans son projet. Adrien ne tient pas compte de ses conseils. Il est probable que les objections du père ne sont pas très fortes puisque lui-même et son frère Jean-Charles rapportent les premières caisses lors d'un voyage d'affaires à Montréal. Adrien écoute rapidement son premier achat et il commande une seconde livraison de trente boîtes qu'il remise dans la grange. Une nuit d'été, un violent orage fait craindre que la foudre tombe sur la grange. Le lendemain, Adrien déménage la substance explosive loin des habitations.

Comme le commerce va bon train, Adrien demande un permis pour pouvoir en commander de plus grosses quantités. On exige qu'il construise des abris éloignés de la maison pour entreposer les explosifs et les détonateurs. Devant le succès de son commerce, Adrien informe son père qu'il a l'intention de commander un plein wagon de dynamite. Devant son ambition, son père se demande s'il n'est pas devenu un peu fou! N'écouter que son instinct des affaires Adrien commande quatre wagons durant l'été. Il n'a aucune difficulté à écouler sa marchandise puisque la dynamite est très en vogue à l'époque pour faire sauter les grosses roches nuisibles sur les terrains des cultivateurs. De plus, le ministère des Transports en achète de grandes quantités pour tracer de nouvelles routes.

Au fil des années, Adrien Audet se monte une solide clientèle qui couvre cinq comtés voisins. Plus tard, le camion remplacera le train pour les achats. Adrien devient lui-même artificier pour faire exploser les roches chez les clients que la délicate manipulation effraie. En un quart de siècle de commerce et d'utilisation Adrien n'a eu à déplorer aucun accident ou incident qui auraient pu mettre la vie d'êtres humains en danger. Cependant, un jour, le chien Prince, piqué par la curiosité de la fumée de la râtelles qui brûlait s'est approché trop près de la charge. Les cris pour le ramener en zone plus sécuritaire furent inutiles et la malheureuse bête fut victime de sa trop grande curiosité.

La relève

Vers la fin des années soixante, Adrien vend sa ferme à son fils Rémi et toujours sur la route de l'église, il se fait construire une résidence. À 55 ans, il se considère encore trop jeune pour prendre sa retraite. Il trouve un emploi dans une usine de maisons préfabriquées à Sainte-Marie, CLR Marcoux inc. Les salaires et les conditions de travail sont avantageux et Adrien y travaillera jusqu'à sa retraite.

La résidence devient bien grande

Le 18 mars 1980, Adrien a la douleur de perdre son épouse. D'abord atteinte de problèmes cardiaques, Eugénie sera emportée par le cancer du pancréas. Adrien est resté à son chevet durant l'année qui a précédé son décès pour prendre soin d'elle et la reconforter durant les moments difficiles. Elle demeurait à l'hôpital durant deux à trois semaines, revenait à Saint-Léon pour quelque temps et devait être hospitalisée à nouveau. Adrien et ses enfants allaient la visiter régulièrement pour lui apporter un soutien moral et lui tenir compagnie. Eugénie n'avait que 65 ans.

Après le décès de son épouse, pour surmonter son deuil et apprivoiser la solitude, Adrien se lance dans la culture des pommes de terre, sur une parcelle de terre qu'il avait rachetée de la ferme qui avait vu grandir sa famille. Il avait 69 ans. La culture était un domaine qu'il connaissait bien et ses chances de réussite étaient excellentes. Durant une dizaine d'années, il cultiva en semant un grand champ de patates. Le sol était riche et propice à cette culture. Il apportait beaucoup de soin à sa récolte, qu'il voulait impeccable. Sa clientèle, qui revenait chaque année pour s'approvisionner à cette production de qualité, se composait des gens du village et des



environs. Adrien écoulait toute sa production dans un délai assez rapide. Il faisait la livraison avec son camion GMC 1978 à ses gros clients comme le Sanatorium Bégin de Lac-Etchemin. Une année, Adrien a récolté plus de quatre cents poches de 50 livres de patates. Adrien a abandonné sa production à 79 ans.

Adrien et les valeurs religieuses

La religion a toujours occupé une place très importante dans la vie d'Adrien. Si vous lui rendez visite, vous le trouverez peut-être assis dans sa chaise, la tête baissée, récitant silencieusement son chapelet. Adrien se souvient de l'incendie qui ravagea l'église paroissiale le 29 mars 1922. Le brasier avait débuté vers quatre heures de l'après-midi dans l'entre toit. On avait attribué la cause du sinistre à une étincelle qui s'était échappée d'un moulin à scie. D'après les souvenirs d'Adrien, c'est un miracle si le feu ne s'étendit pas à d'autres résidences. La nouvelle église fut construite à temps pour la messe de minuit de 1924.



Adrien se souvient également de la célèbre dispute qui opposa le curé Léonidas Verreault et des paroissiens de Saint-Léon au cours des années quarante au sujet de l'emplacement du nouveau cimetière.

Les douces amitiés

Quelques mois après le décès d'Eugénie, sa belle-sœur Lucienne Marceau, qui était veuve depuis un certain temps, cherchait un compagnon pour l'accompagner à une réception de noces. Elle demanda à Adrien s'il pouvait lui tenir compagnie pour cette journée de célébration.

Adrien accepta volontiers l'heureuse invitation puisqu'elle lui donnait l'occasion de revoir la famille. Ça ne pouvait être que bénéfique pour lui suite au malheur qu'il venait de vivre. La journée fut sûrement très agréable puisque ce fut le début d'une longue et belle complicité. Chaque samedi, Adrien se rendait allègrement vers Beaumont, où résidait Lucienne, au volant de sa rutilante Oldsmobile. Assez souvent, ils se rendaient jouer aux cartes chez Conrad Beaudoin et Marie-Laure Marceau à Honfleur.

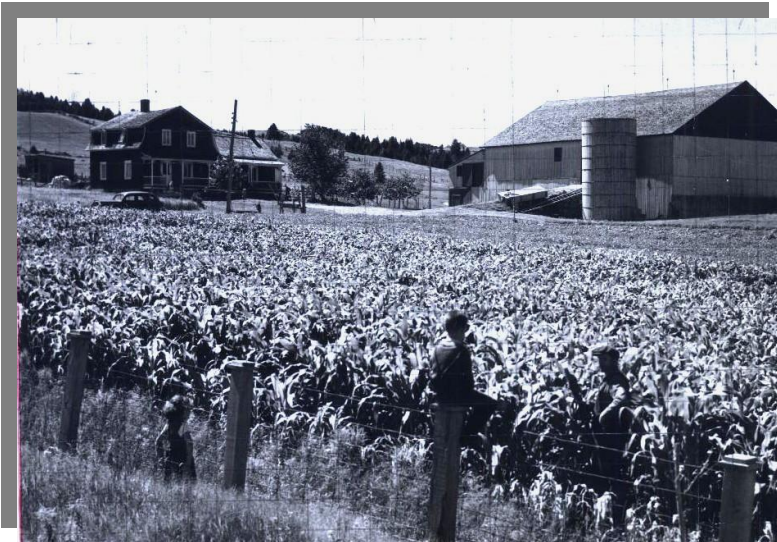
La fête de l'Action de Grâce était un moment particulièrement agréable. Le couple rendait visite à des parents éloignés à Amos en Abitibi. Gisèle, la fille d'Adrien et son mari, Paul-Aimé Lacasse, qui agissait comme conducteur, les accompagnaient.

La belle relation d'amour entre Adrien et Lucienne a duré près de neuf ans. Adrien et Lucienne avaient fait des projets de mariage pour l'été 1989. Malheureusement, Lucienne décéda également d'un cancer, le 12 mars 1989.

La recette des gens heureux

Aujourd'hui, Adrien réside au foyer de Saint-Léon. Il a 91 ans. La riche existence d'Adrien Audet vient contredire le proverbe qui dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Bien au contraire, ces gens ont une histoire, c'est celle du bonheur simple, du bonheur au quotidien, dans l'engagement envers sa famille et sa communauté. En plus d'élever sa famille Adrien a été

conseiller municipal à l'époque des maires J. Donat Audet, Jos Roy et Léo Brousseau. Adrien s'est également présenté comme maire et il a été battu par sept voix. Adrien a également été marguillier.



Adrien a toute sa vie trimé dur et il était incapable de s'arrêter. Pour lui comme pour plusieurs de sa génération qui ont commencé à travailler en très bas âge, le travail était une chose très sérieuse et il devait être bien fait. Les loisirs et les sorties passaient en second lieu. D'abord le travail, s'il reste du temps, on verra. Telle était leur devise et leur façon de diriger leur vie.

Ces deux pittoresques photographies bucoliques prises par l'Office national du film résument bien la sérénité qui se dégage de la vie d'Adrien Audet.



Gisèle et Paul-Aimé

Je tiens à remercier Gisèle Audet et son époux Paul-Aimé Lacasse qui m'ont accueilli avec beaucoup de courtoisie et d'ouverture cet été dans la recherche et la vérification de cet article.

Paul-Aimé, très intéressé par l'histoire a été d'un précieux secours lorsque est venu le temps de procéder à la sélection des photos. Un choix qui n'a pas toujours été facile à cause de l'abondance et de la qualité de plusieurs photographies.

Paul-Aimé est né le 13 mai 1934, à Honfleur. Il est le fils d'Arthur Lacasse et d'Albertine Goulet. Le 25 juillet 1964, il épouse Gisèle à Saint-Léon-de-Standon. En 1997, après une longue carrière comme camionneur, il a pris une retraite bien méritée. Paul-Aimé a été conseiller municipal à Honfleur, de 1977 à 1981.

Gisèle, retraitée depuis 1999, a œuvré pendant 32 ans dans une institution financière, la Banque Nationale. Mère de deux filles, Dorianne et Mireille, elle est depuis quelques années grand-mère de trois petits-enfants : Raphaël, Charles et Jade.



De gauche à droite : Gisèle, Paul-Aimé, Christian et Raphaël ; Dorianne et Charles, Mireille et Martin. Absente sur la photo, la petite Jade, née le 28 février 2004, fille de Mireille et de Martin.



Arbre généalogique d'Adrien Audet

Nicolas Audet épouse Magdeleine Després, à Sainte-Famille, île d'Orléans, le 15 septembre 1670.

François Audet épouse Marguerite Bernard, à Saint-Laurent, île d'Orléans, le 3 juin 1709.

François Audet épouse Marie-Madeleine Baillargeon, à Saint-Laurent, île d'Orléans, le 19 novembre 1736.

Augustin Audet épouse Marie Nadeau, à Saint-Charles, le 24 octobre 1773.

Jean Audet épouse Marie-Louise D'Allaire, à Saint-Gervais, le 28 janvier 1805.

Ignace Audet épouse Adélaïde Royer, à Saint-Anselme, le 14 janvier 1840.

Jacques Audet épouse Nathalie Nadeau, à Saint-Malachie, le 27 juin 1870.

Jacques Onésime Audet épouse Marie-Émilie Côté, à Cacouna, Rivière-du-Loup, le 7 septembre 1912.

Adrien Audet épouse Eugénie Marceau, à Honfleur, le 15 novembre 1939.

L'ancêtre Jacques

Pionnier de Saint-Léon, qui fait alors partie du territoire de Saint-Malachie, Jacques Audet naît à Saint-Lazare, vers 1846. Il défriche un lot dans le Grand Rang de Saint-Léon, communément appelé Côte-des-Chiens. Dans la petite monographie paroissiale de Saint-Léon publiée à l'occasion du centenaire de la paroisse, en 1972, on attribue le surnom du rang à la présence des Bohémiens qui, chaque année, accompagnés de leurs chevaux et de leurs chiens dressaient leurs tentes près du pont qui enjambe le ruisseau.

Les enfants d'Adrien et d'Eugénie

Jean-Guy, né le 21 août 1940

Conjointe : (Nicole Paré, née le 25 juin 1946, décédée le 9 mai 2003)

Rémi, né le 7 mai 1942, décédé le 18 septembre 1942)

Rémi, né le 21 mai 1943

Conjointe : Ginette Vachon, née le 26 octobre 1945

Gisèle, née le 6 mai 1944

Conjoint : Paul- Aimé Lacasse, né le 13 mai 1934

Céline, née le 11 janvier 1946

Conjoint : Léonard Marcoux, né le 25 février 1936

Laurence, née le 24 avril 1947

Conjoint : Jean-Marie Vallières, né le 12 septembre 1935

Réjean, né le 16 avril 1949

Conjointe : Marie Boily, née le 31 août 1951

Saint-Léon : aperçu historique

La paroisse de Saint-Léon-de-Standon a été fondée en 1872. Située dans le canton de Standon, en souvenir d'une petite ville d'Angleterre, Saint-Léon doit son nom au fondateur de la mission, le révérend Louis-François Léon Rousseau.

De 1825 à 1871, Saint-Léon faisait partie du territoire d'East Frampton et était divisé en concessions. En 1830, la population de Saint-Léon comprend 12 âmes, mais vers 1855, de nombreuses familles canadiennes-françaises viennent s'établir dans le canton.



Vue aérienne de Saint-Léon, au début du siècle précédent, on aperçoit au premier plan le vieux couvent construit vers 1910.

Voyant que la population augmente considérablement, l'abbé Rousseau exprime à l'évêque de Québec le désir de bâtir une chapelle. Le modeste lieu de culte est érigé en 1858 sur un terrain donné par Jean-Baptiste Nadeau. Une dizaine d'années plus tard, la petite chapelle est déplacée sur les bords de la rivière Etchemin. En 1878, soit six ans après l'arrivée du premier curé, les paroissiens procèdent à l'érection d'une église là où elle se trouve actuellement. La construction, initiée par l'abbé Paul Dubé, est terminée en 1889 par l'abbé Arthur Gouin, qui en fait une des plus belles tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Malheureusement, le 29 mars 1922, le temple est la proie des flammes. La nouvelle église est prête pour la messe de minuit de décembre 1924. Le bois de l'ancienne chapelle est utilisé pour la construction du premier presbytère au cours des années 1890. Le style de l'architecture démontre le bon goût de l'abbé Gouin. Cet édifice servira jusqu'en 1958. Il sera alors déménagé au 99, rue Saint-Pierre, pour faire place à une construction d'inspiration moderne. De nos jours, le vieux presbytère abrite des personnes du troisième âge.

Pendant des décennies, les rangs situés à l'ouest de la rivière Etchemin ont été séparés du reste de la paroisse et ce n'est qu'en 1917 qu'un pont a relié les gens des rangs Saint-François, le 7^e rang et Saint-Guillaume (La Crapaudière) aux résidents du village. Avant, la traversée s'effectuait en canot.

Comme pour plusieurs paroisses de la région, la rivière Etchemin a longtemps servi au transport des billots qui y flottaient jusqu'à Saint-Romuald. Elle fut le théâtre de l'une des pires tragédies de l'histoire de la région, lorsque le 12 mai 1919, neuf draveurs s'y noyèrent après que leur embarcation eût chaviré.

Le débit de la rivière pouvait toutefois être beaucoup plus tranquille et on raconte que lors d'une grande sécheresse, un des Atkinson fit un jour chanter une grand messe pour avoir de la pluie. La crue espérée fut cependant trop forte et les billots défoncèrent le barrage. Ce qui fit dire à l'homme d'affaires : « Une grand messe, c'est trop, une petite aurait suffi. »

Sur cette même rivière, La Saucette, utilisée autrefois comme plage pour la baignade, est accessible par le rang Saint-François sud. Elle doit son nom au fait que les gens devaient se mouiller en traversant la rivière à cet endroit pour se rendre au village.

Fait assez inusité, la paroisse de Saint-Léon compte trois cimetières. C'est une longue histoire qui a déchiré la population au milieu des années quarante. Le plus ancien, situé à côté de l'église, remonte au début de la paroisse en 1875. Le plus récent se trouve à l'entrée nord du village. C'est le deuxième cimetière sur la route de l'église, qui a suscité de vives controverses à cause de sa situation géographique et de la nature du sol. La vidéocassette «Les eaux mortes» de Brigitte Nadeau, relate ces faits qui sont passés à l'histoire.

De nos jours, la magnifique rivière Etchemin est récupérée à des fins plus relaxantes et aux amateurs de canot et de kayak, le circuit *Le Beauchemin* offre la possibilité de découvrir les nombreux méandres de ce cours d'eau. Par ailleurs, le Comité de restauration de la rivière Etchemin s'est donné pour mission de rendre à la rivière sa renommée d'antan. Reconnue au début du siècle comme une des plus poissonneuses de la région, l'Etchemin estensemencée depuis quelques années d'ombles de fontaine (truites mouchetées) et de saumons.



Un virage horticole

Saint-Léon apparaît de nos jours au visiteur comme une paroisse qui prend progressivement conscience de sa situation géographique privilégiée et de son potentiel récréo-touristique. La rue Principale et les petites rues secondaires, souvent bordées par de magnifiques demeures ancestrales, abondamment fleuries, témoignent d'un passé riche où on dénombrait, il y a encore quelques décennies, pas moins d'une cinquantaine de commerces.

Et les rangs traditionnels de Saint-Léon ne sont pas en reste dans ce concours de séduction de bon aloi. Mentionnons entre autres le Jardin Lumière et Ermitage (rang Sainte-Marie), le Jardin des Tourtereaux (rang Sainte-Anne), le Jardin La Roche fleurie (rang 7).







Au fil de l'Etchemin : Le vieux draveur

Cet article est extrait de *La paroisse de Saint-Anselme, ton histoire est une épopée*, parue en 1975. L'auteur, l'abbé Ernest Arsenault, interroge un vieux draveur, Napoléon Bourbeau, qui à cette époque est âgé de 85 ans. Soulignons que cet entretien a été repris dans la monographie paroissiale de Saint-Henri parue en 1979.



-M. Bourbeau, connaissez-vous bien la rivière Etchemin?

-Il n'y a pas d'homme qui la connaisse mieux que moi. J'ai dravé dessus 34 ans et c'est moi qui *runnais le boat du boss*, M. Cléophas Fontaine de Pintendre. On pouvait monter trente à bord.

-Mais ce monsieur Fontaine ne devait pas être le premier...dans ce temps-là, les Canadiens français n'en menaient pas large dans la forêt du Québec?

-Pour moi, c'était le seul *boss*, mais ce n'était qu'un *petit chaudron*. Le *Grand Chaudron* était la compagnie Atkinson, mais on ne leur parlait jamais. C'était tous des Anglais.

-Quelle sorte de bois dirigiez-vous et d'où partait-il ?

-Les premières années, on dravait sur les billots de pin et d'épinette. Plus tard, c'était surtout de la *pitoune*. Il y en avait tout le long de la rivière, mais surtout dans les hauts : Sainte-Germaine,

Saint-Luc, Sainte-Sabine, Saint-Magloire. Dans ces paroisses-là, il y avait les embranchements de la rivière : la rivière Savane, la Blanche, le Bœuf, le ruisseau d'Eau Chaude, etc.

-Vers quel temps commenciez-vous?

-C'est la température qui nous *runnait* ; il fallait attendre que toutes les glaces soient descendues. On a déjà commencé aux premiers jours d'avril, mais quand le temps était langoureux, ça pouvait aller à la fin du mois. Et ça durait un peu plus d'un mois.

-Faisiez-vous de grosses journées ?

-Cinq heures du matin à huit heures du soir. Le *cook* nous suivait et nous faisait manger là où on pouvait. Il faisait suivre une petite tente pour les journées de grosse pluie.

-Passiez-vous partout avec votre grosse barque?

-Oui, mais il fallait connaître la rivière et ne pas être peureux. *Comme de bonne*, quand ça arrivait à une chute, il fallait *portager*. Ici, on en avait trois : la chute Rouillard, la chute DeBlois et la chute Roy. Les rapides ne nous ont jamais fait peur.

-Avez-vous eu des accidents?

-Oui. Un jour, un inspecteur de la compagnie était venu en *boat* à gazoline. Le soir venu, pour nous exempter de ramer, il a attaché le nôtre derrière le sien. Il allait trop vite et en traversant un remous, notre boat a versé et neuf se sont noyés. Il y avait de Saint-Anselme, mon frère Alfred et Wilbert Blouin. Deux autres, Georges Blais et Ernest Dallaire ont été repêchés après quelques minutes. À force de les brasser [sic], ils ont fini par reprendre vie. Georges Blais est mort un an après des suites de ça. Ernest Dallaire est encore bien vivant. On a retrouvé les autres, dans la nuit et le lendemain* ; ça nous a fait bien de la peine. Une autre fois, en descendant un rapide, mon boat a frappé un caillou et s'est cassé en deux. Heureusement, nous étions seulement deux. Mon *chum* s'est noyé et j'ai passé à deux doigts.

-Le soir, où logiez vous?

-Ous 'qu'on voulait nous recevoir. On se couchait tout rond, en javelles, sur le plancher.

-Et le dimanche ?

-Ah, pas à dire qu'on laulait; tout notre bois aurait *djammé* le lundi matin. À l'heure de la grand-messe, par exemple, on disait toujours le chapelet. C'était encore beau de voir une soixantaine d'hommes à genoux sur le bord de la rivière. Oui, tout ce monde-là, c'est mort...

-Aimiez-vous votre métier ?

-C'était dur. Trempe du soir au matin et du matin au soir, mais on aimait ça parce que c'était payant. Les premières années, on avait 2,50 \$ par jour et ç'a monté jusqu'à 5 \$. Dans ce temps-là, c'était de la grosse argent!

-C'est avec ça que vous avez amassé votre 10 000 \$?

-Non, c'est en ménageant !

* La tragédie se produisit vers les sept heures du soir, le 12 mai 1919 (une autre source mentionne le 12 mars, mais il s'agit d'une erreur de transcription puisque cette date est trop hâtive et les registres des sépultures de Saint-Léon et de Saint-Malachie le confirment. Le funeste canot transportait 22 hommes. Il semble qu'à l'endroit où se produisit la tragédie il y avait une trentaine de pieds de profondeur. À minuit, on avait tiré de l'eau six des malheureuses victimes. Les trois autres cadavres ne furent retrouvés que le lendemain midi. Un des noyés, Joseph Venables, était originaire de Saint-Léon. Âgé de 24 ans, il était le fils de Charles Venables et de Joséphine Richard. Une autre victime Philémon Fleury résidait à Saint-Malachie. Trois ans plus tôt, le 5 septembre 1916, il avait épousé Léontine Gosselin, fille d'Ambroise Gosselin et de Sylvina Nadeau. Quelques mois précédant la tragédie, le 26 janvier 1919, le jeune couple avait eu la douleur de perdre un enfant en bas âge, le jeune Joseph Philémon, 7 mois. Par une mauvaise ironie du destin, un frère de Philémon était également mort par noyade, cinq ans plus tôt. Le répertoire des mariages et sépultures de Saint-Malachie, publié par Claude Lachance en 1990, nous apprend que le jeune Wilfrid Fleury, 19 ans, s'était noyé dans la rivière Etchemin, cinq ans plus tôt, le 12 juillet 1914.

Paul Cailloux, le Survenant de Saint-Damien

Cet article est extrait de la monographie *L'histoire du rang Pointe-Lévis et de ses habitants*, parue au mois de juin 2003. Passionné d'histoire, l'auteur, Réjean Bilodeau, est également membre du conseil d'administration de la SHB.

« Pourquoi parler de Paul Cailloux ? », me direz-vous... Tout simplement parce que trop peu de gens l'ont vraiment connu et que ceux qui pensent l'avoir connu le connaissent encore moins !

Paul Cailloux était le fils de Napoléon Therrien et de Philomène Pouliot. Il était issu d'une famille de six enfants et son vrai nom de baptême était Ludger Therrien, le même prénom qu'un de ses oncles, Ludger Pouliot. Le nom Cailloux était prêté à tous les habitants des lots 893 à 890, à cause de la présence de nombreuses roches sur le terrain. Les parents de Paul habitaient le rang Pointe-Lévis sur le lot 893-952, voisin de Ludger Pouliot, et c'est là que Paul naquit. La mère de Paul avait épousé Napoléon Therrien, en premières noces, et Charles Labrecque, en secondes, après le décès de Napoléon à Manchester, à l'âge de 64 ans, le 2 mai 1922.

Philomène décéda à son tour le 7 décembre 1951. Charles Labrecque était veuf de Démérite Lamontagne, sœur de Joseph Lamontagne, d'où le fait que Léonard, Arthur et Alyre Labrecque étaient frères « par politesse » avec les enfants de Napoléon Therrien, soit Paul et ses cinq sœurs.

Original, Paul ne laissait personne indifférent. D'après Clément Métivier « Paul, était un aventurier, un voyageur fugitif, un vagabond à dos de train mais un philosophe avant tout pas "fantasse" et doué d'un cœur d'enfant. Paul était sans aucune méchanceté. »

À l'époque où tout était interdit, Paul a su plus que quiconque

être heureux, à sa façon, et être un marginal du malheur que bien des gens semblaient vivre à l'époque. Des bien-pensants de l'époque lui ont fait subir un acte de barbarie, pour faire « leurs drôles », mais, au fond, ils savaient qu'ils avaient affaire à un être sans défense ni méchanceté et ils n'ont pu contenir leurs bas instincts.

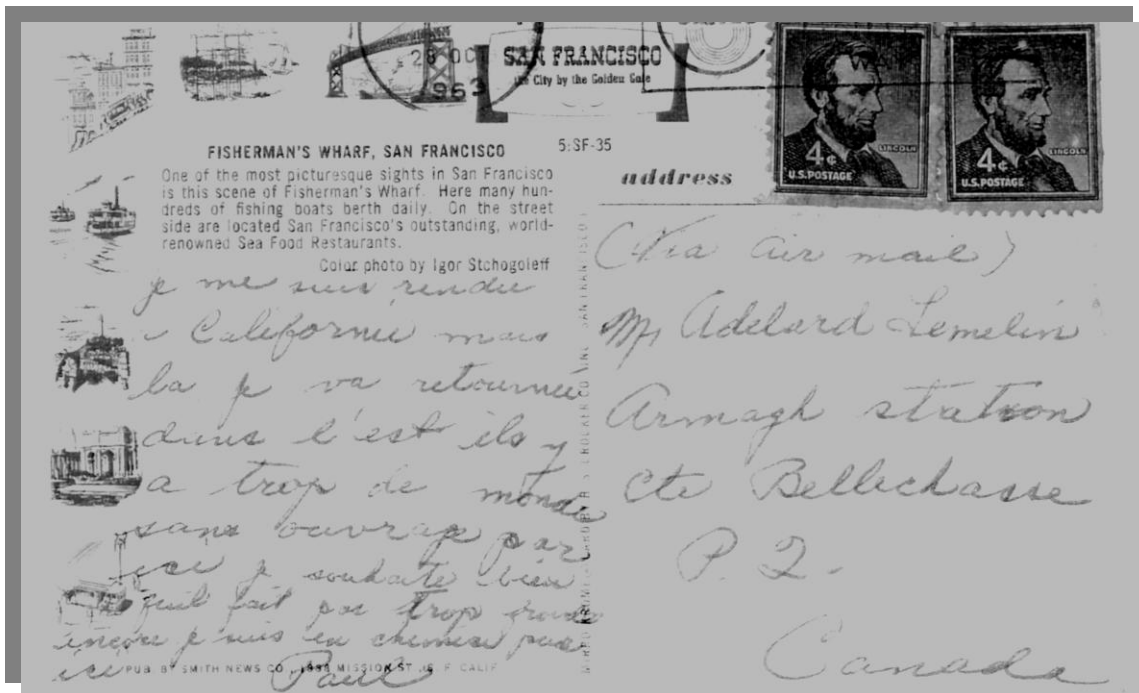
Bien avant Zacharie Richard, notre chanteur d'origine acadienne déporté en Louisiane, qui a fait un succès immense avec sa chanson « Travailler, c'est trop dur, et voler, c'est pas beau », notre Paul Cailloux, grand bonhomme de près de six pieds, avait comme devise « Mon pire ennemi, c'est l'ouvrage ! », ce qui faisait bien rire les gens !

Notre Paul Cailloux, après avoir travaillé pour son beau-frère Joseph Noël, à Manchester, vers l'âge de 17 ans, comme briqueteur, s'est mis à voyager à travers toute l'Amérique du Nord, à pied, mais plus souvent caché et couché dans et sur les wagons de chemin de fer. C'est ainsi qu'il a eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'assister à des levers de soleil uniques sous le ciel de l'Arizona, en passant par toutes les grandes villes américaines. C'est lorsque le train s'arrêtait pour se ravitailler que Paul débarquait pour aller se chercher de quoi manger dans les jardins, ce qui fait dire qu'il n'a volé que pour manger et pas plus ! (Réf. : Émile Bilodeau)



Parfois, un mauvais souvenir le hantait, celui où une nuit, alors qu'il avait pris l'habitude, en dormant au clair de lune, de « s'abriter » avec son manteau, pour plus de chaleur, il sentit quelque chose de froid se glisser sur son estomac. Il était en présence d'un serpent qui, heureusement, ne lui fit aucun mal. Paul devait probablement se trouver au sud-ouest des États-Unis, près du désert du Nevada.

Paul, à la manière des oiseaux migrateurs, revenait à Saint-Damien passer chaque été afin de renouer avec ses racines, et repartait à chaque automne. Son port d'attache à Saint-Damien était surtout chez Émile Métivier qui l'employait à peindre et qui, en même temps, en profitait pour l'écouter raconter ses nombreux récits de voyage à travers l'Amérique. Les enfants avaient bien hâte de le voir arriver avec ses grosses valises brunes et noires, ce qui n'était pas le cas de leur mère qui n'appréciait pas toujours son visiteur qui avait tendance à prendre un « p'tit coup » !



Carte postale de Paul Cailloux à un résident d'Armagh, le 29 octobre 1963. Le Canadien errant écrit qu'il s'est rendu en Californie et il manifeste son intention de retourner dans l'est, car « il y a trop de monde sans ouvrage par ici.»

Le charisme que Paul dégageait chez les enfants était un peu comme celui d'un magicien car il avait, dans ses grosses valises, des journaux remplis de bandes dessinées anglaises de toutes sortes qu'il lisait le soir, ce qui intriguait bien les enfants et qui valait la présence d'un téléviseur. Au fil des ans, une complicité s'était développée avec les enfants avec qui il jasait en répondant à leurs nombreuses questions et en leur faisant des confidences.

Paul était comme l'enfant prodige qui revient à la maison. Il faisait partie de la famille. Son appartement se trouvait au grenier qu'il occupait complètement avec ses valises. Ses fameuses valises arrivaient à la station de Saint-Damien toujours avant lui et c'est à partir de ce moment que Paul était attendu mais, quelle déception, parfois ! En effet, il arriva que les valises restent là, à attendre, sans que son propriétaire n'arrive, ce qui constituait une grande déception pour Clément qui l'attendait avec tout le reste des enfants Métivier. « Maman, Cailloux s'en vient ! ». Enfin, lorsqu'il arrivait, il s'exclamait, à la vue des enfants : « Mes jouals verts ! », et il était gentil avec tout le monde.

Paul était un bon nageur et plongeur et, avec les jeunes, il s'en donnait à cœur joie à la « dam » des sœurs, où il plongeait d'une bonne hauteur devant les enfants émerveillés, et cela, peu importe la température.

Paul avait sa citoyenneté canadienne et devint fugitif lors de la Deuxième Guerre mondiale, car il refusait d'aller au front, ce qui explique sa plus grande présence, à cette époque, à Saint-Damien. Il utilisa plusieurs noms d'emprunt et ne se faisait jamais photographier. Il se moquait des autorités américaines qui l'expulsaient des États-Unis et il leur promettait qu'il serait de retour le soir même, en passant par les bois. C'est pourquoi après la fin de la guerre, on le vit moins souvent.

Selon Clément Métivier, il ne se fait plus de gens comme Paul Cailloux de nos jours, lui qui était très près de lui. En fait, il représentait un peu une idole d'enfance. Il se souvient que son père chicanait Paul lorsque ce dernier prenait un peu trop de boisson et que c'était bien drôle puisqu'il le faisait sans méchanceté. Lorsque Paul devenait trop ivre, il perdait son français et ne parlait plus qu'en anglais. Émile avait alors peur qu'il se blesse en peignant dans les échafauds et qu'il ne tombe en bas de la maison.

Paul Cailloux, même en boisson, affirmait : « Je n'oublierai jamais ma langue maternelle ! », et ce, en roulant ses « r ». Un jour, il demanda à Clément Métivier 0,50 \$ pour s'acheter des cigarettes. Clément acquiesça à la demande et partit pour aller lui chercher un paquet, mais Paul l'arrêta et lui dit : « Tu sais bien que j'ai besoin de 0,50 \$, mais pas pour des cigarettes ! ».

Paul avait probablement souffert de l'absence de son père décédé jeune, et c'est chez les Métivier qu'il retrouvait l'hospitalité et l'acceptation.

Avant de partir, un jour, pour la dernière fois, Paul légua à son complice Métivier de la seconde génération un souvenir qui représentait toute sa vie de vagabond : sa carte de sécurité sociale de Canadien errant. Clément Métivier a eu le plaisir de me montrer et me prêter cette carte afin qu'elle soit illustrée dans mon livre.

Selon Léopold Lemelin, Paul décéda en Californie, le 6 février 1964, suite à une maladie, après avoir échappé à la mort dans un incendie. Il fut encore une fois déporté au Canada. Son corps ne fut pas réclamé, car Paul l'avait confié à la science, des années auparavant. C'est à 53 ans qu'il a rendu l'âme.

Il n'y a pas eu d'héritage matériel pour personne, à part son rasoir sans savonnette. Paul est parti en emportant avec lui, dans ses mains froides, tout ce qu'il avait donné aux autres, soit le récit de ses aventures et l'exemple d'un homme autonome et libre plus que quiconque...

Le monde de l'enfance

Un sujet que nous projetons de traiter est le monde de l'enfance. Nous sommes à la recherche de vos témoignages, de vos souvenirs, du petit Paul Cailloux qui sommeille en vous et ne demande qu'à se réveiller. Votre implication personnelle contribuera à faire de cette parution un beau moment dans l'histoire *d'Au fil des ans*.

C'était hier!

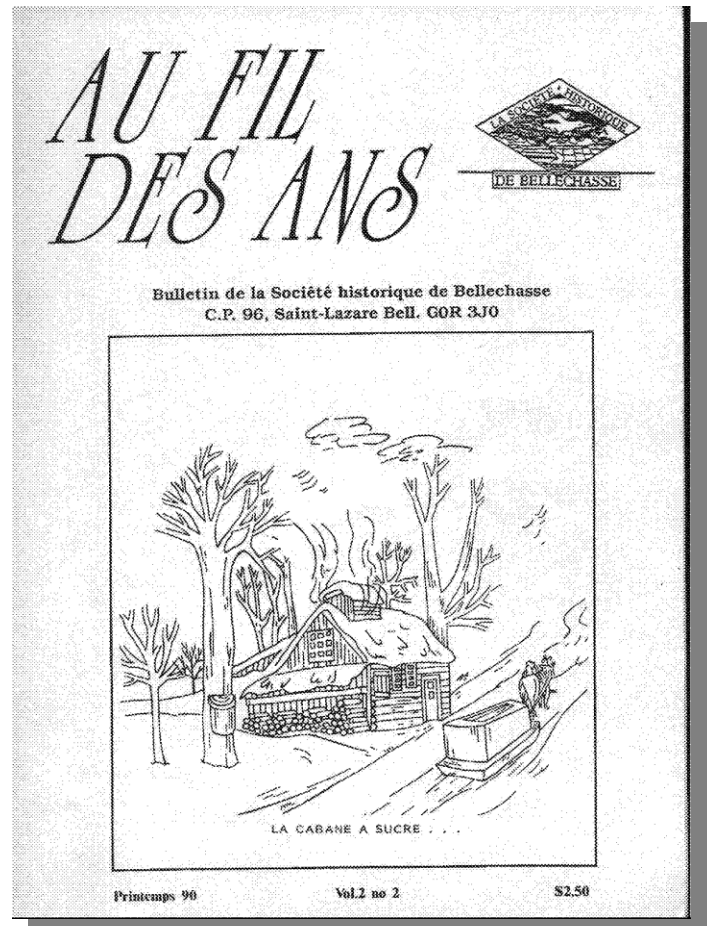
Printemps 1990, vol. 2, n° 2, rédacteur : Fernand Breton

Sommaire

Nouvelles de notre société d'histoire
Il y a 274 ans¹
Nos familles-Histoire et généalogie²
Les trouvailles de mon grenier
Exposition de peinture
Chez Gérard
Nos représentants à l'Assemblée nationale
La restauration du moulin de Beaumont
Louis Riel
Visite des descendants des premiers occupants
de Bellechasse
Qui êtes vous?
Le rocher du diable
Les états financiers de la SHB
Nos supporters

Conseil d'administration de l'époque

Roger Patry, président
André Beaudoin, secrétaire
Fernand Breton, trésorier
André Goulet, directeur
Jean Royer, directeur
Lyne Lemieux, directrice
Marcel Bélanger
Claudette P. Breton, directrice



¹ *Au fil des ans* reproduisait pour la première fois un classique des archives bellechassoises. Une ordonnance de Michel Begon interdisant aux résidents de Bellechasse d'entailler les érables sur les terres non concédées en date du 20 mars 1716.

² Notre chronique généalogique était consacrée aux Roy de Bellechasse.

M O T S

C O D E S

- 1) Maire de Saint-Anselme.
- 2) Prénom de l'ancêtre des Roy de Bellechasse.
- 3) Curé de Saint-Gervais de 1909 à 1914.
- 4) Secrétaire trésorier de Saint-Lazare de 1927 à 1941.
- 5) Secrétaire de la municipalité de Saint-Malachie de 1860 à 1866, d'origine anglophone.
- 6) Curé de Saint-Michel de 1947 à 1955.
- 7) Curé de Saint-Nérée de 1888 à 1899.
- 8) Duchesse du centenaire de Saint-Léon en 1972.
- 9) Membre du conseil d'administration actuel de la SHB.
- 10) Titre d'un article de notre parution d'hiver 2001.

1) 25 02 01 24 16 20 15 26 21 05 12 02 26 07

2) 26 17 01 21 08 02 15

3) 18 16 03 20 05 22 08 20 15 15 02 05 07

4) 25 21 15 20 11 18 01 21 16 22 16 05 20

5) 25 21 18 26 05 10 02 26

6) 02 16 06 16 15 22 20 01 02 26 22 17 26

7) 06 20 21 05 06 20 15 11 20 08 08 20 22 17 20 05

8) 25 20 02 26 26 20 12 02 26 01 20 06 16 02 10

9) 12 21 26 17 24 16 20 03 05 20 22 20 02 16

10) 08 20 15 07 17 08 17 06 20 26 01 20 15

par André Beaudoin

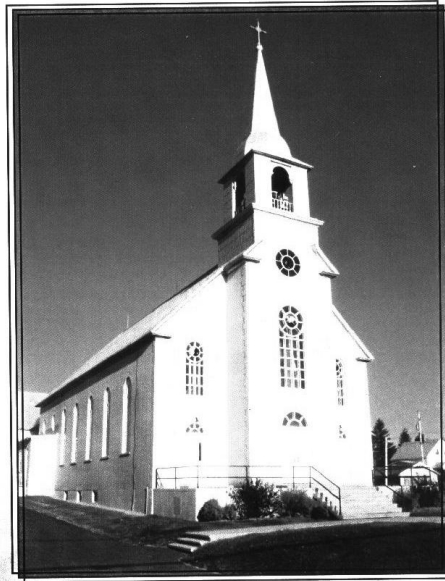
Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déduction.

Solution de la parution précédente

- 1) Localité de Bellechasse desservie par la 279 : **Saint-Charles**
- 2) Personnage d'un article de notre parution précédente : **Hector Prévost**
- 3) Conceptrice du logo du 150^e de Saint-Raphaël : **Marie Beaudoin**
- 4) Secrétaire de la Commission scolaire de Saint-Lazare de 1901 à 1916 : **Joseph Nadeau**
- 5) Curé de Saint-Léon-de-Standon de 1950 à 1955 : **Émile Laplante**
- 6) Président de la Commission scolaire de Saint-Nérée en 1944 : **Omer Roy**
- 7) Paroisse où se tint l'assemblée de formation de la SHB en 1986 : **Saint-Gervais**
- 8) Fêtera son centième anniversaire en 2006 : **Sainte-Sabine**
- 9) Prénom de l'ancêtre des Lemieux de Bellechasse : **Guillaume**
- 10) En 1957, duchesse du Carnaval de Bellechasse : **Pauline Boulanger**

Parution récente

Répertoire des Baptêmes, Mariages et Sépultures



de la paroisse de
Saint-Nazaire-de-Dorchester

1902 - 2005

par
Claude Lachance

Éditeur :

Claude Lachance

**100, Émile-Lachance
Saint-Nazaire, Bellechasse (Québec)
GOR 3T0
(418) 642-5061**

Au fil des mois

Nouveaux membres

- 693 : Gemma Rouleau, Québec, membre individuel
- 694 : Comité du patrimoine de Saint-Magloire, membre corporatif
- 695 : Antoinette R. Gilbert, Saint-Anselme, membre individuel
- 696 : Benoît Marcoux, Sainte-Marguerite, membre individuel
- 697 : Sylvie Lauzon, Ottawa, membre individuel

Saint-Michel : Le festival de chant choral a connu encore une fois un grand succès cette année. Rappelons que la programmation du festival présentait un volet historique avec deux conférenciers : Richard Joubert et Jacques Lacoursière.

Saint-Anselme et Saint-Gervais : Les festivités entourant respectivement le 175^e anniversaire et le 225^e anniversaire de ces paroisses, qui ont culminé cet été, ont démontré encore que le grand public apprécie les activités à caractère historique lorsqu'elles sont bien organisées. Ces festivités ont impliqué des centaines de bénévoles et une importante implication financière des commerces et entreprises du milieu.

Le mot de la fin : Les états financiers de la SHB paraîtront lors de notre prochaine parution.

Notre thème de fin d'année : l'agriculture traditionnelle. Une parution forcément un peu cochonne!

Nos remerciements pour leur appui financier

MRC de Bellechasse

Caisses populaires Desjardins de Bellechasse

Promutuel de Bellechasse



Les sentiers de Bellechasse...



mènent souvent à la sérénité.